

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Ce journal paraît Samedi-Hebdomadairement, le MARDI et le VENDREDI.

Mélanges Religieux,

Lecteurs: Avis, Correspondances etc., à l'adresse du Rédacteur.

POLITIQUES, COMMERCIAUX, LITTÉRAIRES ET DE NOUVELLES.

VOL. XV.

MONTREAL, MARDI, 4 MAI 1852.

No. 61

JOURNAL D'UN CONFESSEUR DE LA FOI. (1793-1795.)

Relation des peines et des dangers encourus par les prêtres du diocèse de Tours enlèvement et la déportation, en 1793; par un des députés.

(Suite et fin.)
« Les matelots et les officiers de l'équipage faisaient aussi deux fois par jour, à dix heures du matin et à quatre heures du soir, ils avaient leur cuisine particulière. Les matelots avaient les mêmes aliments que nous. Les officiers mangeaient dans la chambre du capitaine et étaient servis comme de riches bourgeois. Plusieurs plats et avec de la viande fraîche. Leur cuisinier leur faisait tous les jours dans un petit four à pâtisserie adossé à la chambre de sa cuisine.
« Ils ne manquaient pas de faire deux fois par jour ce qu'ils appelaient leur prière. Ils rassemblaient tout le équipage sur le pont, et en chœur, tête découverte et le plus dévouement du monde; ils chantaient la *Marseillaise*. Au dernier verset :

Amour sacré de la patrie,
Viens embrasser tous les cœurs,
Les yeux s'élevaient au ciel comme pour en faire descendre les bénédictions du Père des humains, qu'ils se reconnaissaient plus pour leur Dieu et qu'ils insultaient par cette chanson profane. Ils prétendaient supplier de la sorte à la sainte prière ordonnée par l'Eglise à tous ses véritables enfants. Pendant les cinq mois et demi que nous sommes restés sur le vaisseau, nous avons été obligés d'entendre deux fois par jour cette horrible et dégoûtante méthode accompagnée des psaltes les plus ridicules. Heureusement ces intrépidités chanteurs avaient encore assez de bon sens pour ne pas nous proposer de prendre part à leur cérémonie. Ils entreprenaient sans doute que des prêtres confesseurs de la foi de Jésus-Christ ne puissent profaner leurs lèvres par des chants inventés par le démon, son implacable ennemi. Ils ne nous troublaient même pas dans nos exercices de prière. Nous faisons la prière deux fois par jour, en commun et à haute voix, dans notre entrepont. Pendant que nous étions encore en route devant Blaye, Dieu permit que des généraux et d'autres officiers militaires, en mission pour inspecter la citadelle, vinssent nous visiter sur les vaisseaux. Il s'en trouva un qui était du pays et de la connaissance d'un de nos confrères. Celui-ci le pria de nous faire rendre nos brevétaires et nos autres livres de dévotion. Nous en étions privés depuis le départ, et on les avait entassés dans une des chambres du comité de surveillance. Ce bon général ne fut pas plutôt à terre qu'il s'empara auprès des autorités de la ville pour nous faire rendre nos livres. On nous les rapporta dans une barque. Il y en avait beaucoup de perdus, et chacun ne retrouva pas toutes les parties de son bréviaire. Mais, en se les prêtant affectivement, il y en avait cependant assez pour que chacun pût réciter son office. C'était une grande consolation pour des prêtres fidèles; mais ceux qui étaient logés sur le pont ou dans l'entrepont, pouvaient seuls vaquer à ce consolant exercice depuis huit heures du matin jusqu'au soir. Le plus grand nombre était placé au fond du vaisseau dans le lieu destiné aux nègres. Il n'y avait que ceux placés au dessous des écoutilles ou treillis en bois, dont on levait les trappes pendant le jour, qui pussent y voir assez clair pour lire. Les autres étaient dans les plus profonds ténébreux.

« Cette année, de Noël à la Chandeleur, il y eut de grands vents et des froids très vifs. Notre fourneau et notre chaudière étaient sur le pont; ceux qui préparaient les aliments y étaient exposés à toutes les intempéries. On avait beau se tenir près du fourneau pour se réchauffer, le froid se faisait vivement sentir et plusieurs de nos confrères, en s'occupant de la sorte, prirent de gros rhumes ou des fluxions de poitrine. Enfin, le froid devint si excessif, qu'il ne trouva plus personne pour l'affronter. Pendant plusieurs jours nous fûmes réduits à manger notre biscuit de mer sans aucune préparation. Ceux qui n'avaient plus des dents assez fortes, car ce biscuit est plus dur que de la brique, le broyaient avec des maillets de bois.
« Il fallait monter sur le pont pour recevoir les vivres ou dans toutes sortes d'autres circonstances, et redescendre par un escalier enroulé, tout à découvert, que la pluie et la neige rendaient glissant et sur lequel il nous est arrivé de tomber bien des fois.
« La nuit, pour nous, commençait à quatre heures du soir et se terminait à huit heures du matin. Pendant tout ce temps, nous étions enfermés sans lumière. Nous étions couchés sur le plancher; ceux qui avaient besoin de s'approcher de quatre grands bouquets placés aux quatre coins du vaisseau, et que nous devions le matin monter sur le pont, vider et nettoyer, ceux-là ne pouvaient y parvenir qu'en passant sur le corps de leurs confrères. Nous étions tellement serrés les uns contre les autres qu'il était difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver l'endroit des corps pour y mettre le pied. On était obligé d'avancer avec précaution, et de reconnaître d'abord avec la main l'endroit où on pouvait placer le pied. Malgré ces précautions, on marchait souvent sur des bras ou des jambes; on tombait sur des corps ou les visages de ses compagnons; et cela occasionnait des plaintes et des cris: Qui est donc là! — vous me cassez le bras! — vous me crevez le ventre, l'estomac! — vous m'écrasez la jambe, la tête! Les nuits s'écoulaient ainsi au milieu du tumulte, et il était presque impossible de dormir.
« A ces incommodités se joignait celle des souris et des rats, qui nous couraient sur le corps et sur le visage, et souvent s'emparaient dans nos cheveux. Mais la pire de toutes ces misères était occasionnée par les poux; il nous était impossible de nous en garantir; nous étions obligés de changer de chemise deux ou trois fois par jour pour les chercher et éviter d'en être rognés. Ceux qui n'avaient pas de soin en étaient véritablement dévorés; et un chanoine de Gien, qui n'eut pas le courage de s'appliquer à se défendre dans cette guerre qui nous était faite incessamment, eut dans les deux sept trous assez grands pour y frotter le pouce; cette femme s'attacha à son corps et lui appauvrit tellement le sang, qu'il mourut peu de temps après à l'hôpital du Rochefort, où on l'avait transporté.
« Le 6 décembre, on nous fit des rendre la Gironde jusqu'à Ruyan. Nous commençâmes à y éprouver le roulis. C'était le soir; le mal de mer nous prit; c'était un spectacle assez bizarre de nous voir sur le pont tous à peu près comme des hommes ivres, obligés de nous tenir au cordage pour ne pas tomber. Quelques uns cependant ne furent pas incommodés, mais beaucoup furent si malades pendant plusieurs jours qu'ils restèrent assis sur leurs matelas sans avoir la force de se lever.
« Le 17, nos vaisseaux partirent pour se rendre dans la rade de l'île d'Aix, à l'embouchure de la Charente, près de Rochefort. Ce trajet, avec un vent favorable, est ordinairement de six heures. Mais le vent soufflait du nord et nous faisait violemment nos vaisseaux. Le *Genêt*, le meilleur voilier des trois, fut obligé de bouquiner toute la journée. A midi, on jeta l'ancre par ce que le vent se briser contre les rochers, dont le passage du *Maupertuis* est parsemé.
« Le matin du 19, fit le notre premier-pâté saint Étienne, nous arrivâmes en vue de l'île d'Aix par un temps calme et un bon soleil. Les deux autres vaisseaux nous virent que le nôtre, nous arrivâmes que le lendemain. On resta là jusqu'à quatre heures, nous n'avant pu aller plus avant, de crainte d'être pris par les vaisseaux anglais qui rôdaient autour de la rade. Pendant cette rade, la nuit de Noël, il s'éleva un vent du nord si violent, qu'il nous fit courir risque de périr. On avait jeté quatre ancres; on tomba le vaisseau contre la tempête. Les câbles de trois se rompirent. Si ce fut le quatrième, qui était la plus lâche, se fut aussi le plus tôt, nous étions perdus; notre vaisseau, jeté en pleine mer, n'aurait pu lutter contre la force du vent. Mais l'abbé Pégibon, dont l'Eglise célébrait cette nuit la naissance, commanda d'enlever une fois aux vents et à la mer de s'approcher de se lancer en mer pour nous conduire en Afrique, et ne voulant pas s'exposer à être pris par les Anglais, firent entrer le vaisseau dans la Charente, au-dessus de la connaissance qui défend le passage aux bâtiments ennemis. Deux vaisseaux y étaient ancrés, sur lesquels on avait enlissé, au mois de juillet, huit cents prisonniers, condamnés comme vous à la déportation et envoyés à Rochefort. Les membres du département de Rochefort n'étaient pas fédéralistes, comme ceux de Bordeaux, aussi ces prêtres avaient été bien plus maltraités que nous. On leur avait été leurs malles et leurs effets, sans leur laisser à leur département autre chose que les habits dont ils se venaient sur le corps. Ils avaient été quatre cents sur chaque vaisseau; ces navires n'étaient cependant guère plus grands que le nôtre, où nous étions si gênés, quoique nous ne fussions qu'un cent cinquante. Mais la mort avait bientôt mis ces malheureux prisonniers au large. On les avait embaumés pendant les plus grandes chaleurs; leurs capitaines, qui étaient des *bonnets rouges* les plus humains, les avaient mis en cercles au fond de la caisse à l'aide et la plus grande partie du jour. Ils n'avaient pu monter sur le pont que pour manger. Accablés par la chaleur, pressés les uns contre les autres comme des harengs dans une esque, sans avoir de quoi se rafraîchir, dont ils ne trouvaient que des maladies et le scorbut en avaient emporté un grand nombre. Toutes les nuits il y en avait bien une douzaine qui mouraient étouffés par la chaleur et le manque d'air. Ceux qui survivaient étaient à leurs gémissements d'ouvrir les écoutilles, afin de les faire respirer un peu, disant qu'il y en avait déjà douze de morts; on leur répondait: Tant mieux! il n'y en a pas encore assez.
« A onze heures du matin on leur permit de monter sur le pont recevoir leur ration; on les obligea ensuite d'y porter les corps de leurs confrères morts; on les jeta dans des barriques; les plus robustes des vivants y moururent, et on les comblait à terre pour faire les fosses et enterrer les cadavres.
« Pendant les sept mois qu'ils restèrent sur les vaisseaux, il en mourut ainsi plus de 600; au mois de décembre, 200 à peine avaient résisté à tant de mauvais traitements; ils étaient si pâles et si débilités, qu'ils ressemblaient à des squelettes plutôt qu'à des hommes vivants. Nos capitaines, qui étaient plus honnêtes que les leurs, nous permirent de les visiter. On nous conduisit à leurs vaisseaux dans une barque; nous y allâmes douze à la fois. Il était difficile de voir ces malheureux dans un si triste état sans être attendri jusqu'aux larmes. On nous avait laissé nos effets, il nous fut même permis de parler avec eux et de leur donner de quoi se vêtir, changer de linge et de se débarrasser de leurs haillons remplis de vermine. On les débarqua le 2 février. Les autorités de Rochefort avaient été changées et étaient plus aussi barbares. On envoya ces malheureux en réclusion à Saintes et à Saint-Amand; ils y furent traités humainement et bientôt mis en liberté.
« Pour nous, notre captivité se prolongea jusqu'au mois d'avril; mais les capitaines de nos vaisseaux s'étaient beaucoup radoucis à notre égard.
« Dans les premiers temps, il leur était arrivé souvent de nous faire mettre les fers aux pieds. Pour le plus petit grief, pour une plainte que nous aurions faite échapper, on nous faisait tenir vingt-quatre sur le pont du navire, chargés de fers et exposés au froid le plus rigoureux. Dans ces dernières années, au contraire, ces mêmes capitaines causaient volontiers avec nous, doucement, poliment, amicalement même; ils nous invitaient quelquefois à manger à leur table, et ce qui nous fut plus agréable et plus agréable, ils nous permirent de dire la messe sur les vaisseaux le dimanche et les jours de fêtes. Il y assistaient même avec tout leur équipage. Les vaisseaux étant dans la Charente, n'étaient pas exposés aux rousis ni aux coups de mer. On avait donc toute facilité de célébrer la sainte messe. Il nous fut possible de faire nos Pâques le jeudi et de distribuer la sainte communion aux malades.
« Malgré ces grands adoucissements, notre position n'en était pas moins la même: les incommodités inhérentes au local n'étaient pas changées, et nous avions toujours la perspective de partir pour l'Afrique au premier moment. La Providence cependant ne voulut pas notre départ, et à notre insu elle trouva un moyen merveilleux de nous rendre la liberté.
« Depuis la chute de Robespierre, la France était gouvernée par l'Assemblée conventionnelle, qui avait établi comme pour son exécutif une commission de salut public composée de ses membres. Tous les quinze jours l'un d'entre eux devenait président, et il exerçait ainsi la puissance souveraine dans la République.
« Or, pendant la présidence du boucher Legendre, un des plus cruels républicains, Dieu permit qu'un jeune homme de Rochefort, plein d'excellentes intentions, fut nommé secrétaire du président pour sa quinzaine. Ce secrétaire s'empressa d'être un catholique des Rochefort pour lui demander le nom des prêtres détenus sur les vaisseaux, afin de leur faire donner la liberté. Ce bon catholique vint tout aussitôt nous donner cet avis et nous demander nos noms à tous. Mais nous craignions qu'il ne nous fit passer pour avoir été surséants. Aussi, résolu à mourir sur les vaisseaux ou dans l'exil plutôt que de faire ce serment ou de paraître l'avoir prêté, nous refusâmes de donner nos noms. On s'empressa de

faire connaître à Paris notre scrupule, et le secrétaire du président répondit que nous pouvions nous tranquilliser, qu'il ne nous ferait pas passer pour jurés et qu'il ne demandait que la liste de nos noms pour nous faire mettre en liberté. M. Dupuy des Chapelles, chanoine de Saint-Gatien, dressa la liste des prêtres du diocèse de Tours et l'envoya immédiatement à Paris; notre liberté nous arriva le dimanche de la Quasimodo.
« Dans la précipitation avec laquelle ces listes furent dressées, quelques noms furent omis; quatre de nos confrères de Tours se trouvèrent dans ce cas, et ils furent obligés de rester sur les vaisseaux, où ils se trouvèrent encore environ une centaine. On adressa leurs noms à Paris, mais il n'était pas temps; les quinze jours de la présidence de Legendre étaient passés, et notre ami ne pouvait plus rien. Quelque temps après notre départ, comme le nombre des restants ne suffisait pas à occuper les trois navires, on les débarqua pour les envoyer en détention au Brouage. C'est un petit port à trois lieues de Rochefort, dans une situation marécageuse et assez malsaine. Nos confrères y restèrent un an; le plus grand nombre y mourut.
« Pour nous, dont la mise en liberté avait été signée par Legendre, pendant qu'il était à table aux Tuileries avec ses confrères, s'y régalaient comme des rois. On nous laissa partir pour Rochefort, où on nous délivra à chacun des passeports pour notre pays. Ceux qui le pouvaient prirent des places aux voitures publiques. Ceux qui n'avaient pas d'argent firent leur route à pied, le sac sur le dos, à la mode des compagnons. L'esprit du peuple était bien changé à notre égard. Le pillage des églises, leur fermeture et l'interdiction totale du prétendu culte constitutionnel, le scandale donné par la plupart des prêtres jureurs qui avaient déchiré leurs lettres de prêtrise en faisant les discours les plus impies du monde, protestant que la religion était une invention humaine et qu'en la prêchant ils avaient été des imposteurs; l'abolition du dimanche, l'établissement des dévotions et des diverses fêtes païennes instituées par Robespierre en l'honneur de l'Etre-Suprême, de la Raison, de la Liberté, de la vieillesse, de la jeunesse (1), le renversement de toutes les croix publiques, la défense faite aux instituteurs et aux institutrices de parler de Dieu aux enfants, de leur apprendre leur prière, de leur enseigner même à faire le signe de la croix; toutes ces horribles impiétés avaient enfin fait ouvrir les yeux. On comprenait que les prêtres insensés avaient eu raison d'affirmer que les républicains ne voulaient pas même des prêtres jureurs, qu'ils se servaient d'eux uniquement pour tromper le peuple, pour lui faire accroire qu'on ne changeait rien à la religion, que quand ils seraient les maîtres, ils congédièrent ces prêtres complaisants et aboliraient tout culte.
« Le peuple était contenté d'avoir vu se réaliser ces sinistres prédictions et de se trouver réduit à la condition des bêtes brutes, privé du pain de la parole divine et de toute espèce de pratique religieuse. On ne craignait plus à la guillotine à notre vue, on ne nous disait plus d'ajuster, on ne nous jetait plus de pierres. On nous regardait avec admiration.

(1) A ces fêtes on brûlait publiquement des livres d'église et des ornements sacerdotaux. Pendant notre détention, les autorités de Blaye vinrent nous demander une soucoupe pour l'honneur qui, à la fête de la Raison, devait paraître habillé en prêtre sur le théâtre dressé au milieu du Champ-de-Mars, y dévouer son vœu et le brûler devant la présidence d'essai. Il est inutile de rapporter notre réponse à cette impudente demande.

« Et elle se prit à partir d'un immense éclat de rire...
« Oh! Seigneur! pourquoi avez-vous permis au mensonge d'empêcher aussi la voix de la vérité? pourquoi avez-vous permis au visage de prendre à sa volonté une expression de douleur et de compassion, d'amour ou de chasteté, quand douleur, compassion, amour et chasteté ne sont que des masques et des travestissements pour jouer la plus lâche comédie? Pourquoi avez-vous permis que le regard de l'innocente homme ne puisse pénétrer jusqu'à son cœur et en voir la plus hideuse sécheresse? Pourquoi, jadis, que cette femme avait arraché le dernier lambeau qui palpitait encore dans sa conscience souillée, ne l'avez-vous pas marquée d'un stigmate ineffaçable? L'âme la plus innocente, la plus dévouée, aurait-elle des accents plus nobles que les siens?
« Hélas! Arthur avait perdu sa mère, la seule voix en ce monde qui remplacé celle de Dieu!...
« Mathias avait le cœur si joyeux, qu'il laissait échapper des exclamations tout à cœur. Au coin de la rue d'Anjou, il vit un cabriolet; il s'élança dedans sans rien dire au cocher qui fit un bond de frayeur.
« Rue des Postes, No. 19, lui dit-il, et du train, vieux, faisons ramoler rossinante!
« Le cocher partit un petit trot d'un cheval boiteux.
« Allons, fit Mathias avec un profond déconnement, la rossie boite.
« Oh! monsieur, elle n'en va que mieux.

« Evidemment, dit Mathias elle avait quatre mauvaises jambes, elle n'en a plus que trois, c'est un bénéfice réel.
« Et il se mit à ramener de la voix et du geste la pauvre tête étique qui n'en pouvait plus.
« Il employa pour arriver aux deux postes plus de temps qu'il ne lui en aurait fallu à pied.
« Il faut se racher de fort mauvaise humeur.
« En voilà une invention qui te met en montant l'escalier quatre à quatre, ça m'a coûté 25 sous et j'ai mis un quart d'heure de plus qu'à pied. On appelle cela aller en voiture.
« Il n'avait pas fini cette réflexion judicieuse qu'il était déjà sur le carreau de M. Vaneclay. Il soula à tout de bras.
« M. Vaneclay vint lui ouvrir.
« Eh bien! dit-il avec l'accent de la plus cruelle anxiété.
« L'affaire est arrangée.
« Dieu! si bon! dit le vieillard en joignant les mains.
« Mathias était déjà auprès d'Arthur.
« Allons, tout! s'écria-t-il, las une rossette de cet am. On t'aime, vieux en t'aime, comme du vin, en t'aime pour te le réciter sur toutes les épaules.
« Que dis-tu? répondit Arthur en levant sur Mathias ses yeux humides.
« Il me semble que je ne parle pas grec, n'y avait jamais pu l'apprendre. Je quitte la prière... elle l'attend!
« Tu ne me trompes pas, Mathias?
« En va-t-elle idée!
« Voyons, que t'a-t-elle dit? Comment l'a-t-elle reçu?

« Fort bien; j'appartenance dans le chenud de la soie, de l'or, du velours à faire courber. Je lui ai conté mon histoire avec une éloquence rare; elle s'est attendrie, et s'est dit que nous nous sommes attendris, car j'avais la larme à l'œil comme une vieille biche. J'avais constaté un raton et mon cœur, s'est-elle écriée. Qu'il vienne se tuer! se tuer! Oh! qu'il vienne! et dit s-lui que mon cœur l'attend.
« Elle a dit cela!... elle a dit cela!
« Et Arthur mit à sa mémoire de Rhinocéros. Ah! a-t-elle ajouté (ce que je n'ai pas trop compris, mais ça te regarde), qu'il se souviendrait... nos paroles d'hier au soir.
« Elle m'aime! s'écria Arthur, oh! merci!
« Eh bien! petit, que penses-tu de ton am-bas-adeur!
« Qu'il m'a sauvé la vie.
« Et Arthur sauta au cou de Mathias.
« Bien sûr! bien sûr! Mathias, répéta-t-il deux fois, tu ne trompes pas!
« Quand je te dis que non.
« C'est que, vois-tu, la nouvelle arrive d'une façon si soudaine, si inattendue, que j'ai peine à y croire. Je suis bien éveillé, n'est-ce pas?
« Quand je veux disais de ne pas vous désespérer, M. Arthur, ajouta M. Vaneclay qui contemplait avec ravissement la joie de ce jeune homme.
« C'est vrai, mes amis, j'étais injuste envers la Providence, j'avais tort de l'aconser. Oh! que je suis heureux!
« Allons, monsieur Arthur, courez vite où

le bonheur vous appelle; maintenant le vieillard n'a plus rien à faire.
« Mon bon M. Vaneclay! dit Arthur en lui tendant la main.
« Ah! ça, mes petits agneaux, voilà qui est terminé. Arthur est le plus heureux des hommes, n'est-ce pas? ainsi donc, au revoir.
« Tu n'en vas!
« Quelle hémis est-il?
« Onze heures et demie, dit M. Vaneclay.
« Onze heures et demie!... bon Dieu! je ne suis en retard que d'une heure, voilà qui est fort gracieux.
« Tu as un rendez-vous, dit Arthur en soupirant.
« Comme tu dis. Je vais avec les camarades pour arranger un gouvernement à notre façon pour plus tard.
« Puis, faisant une piroquette sur ses deux talons, il descendit l'escalier quatre à quatre; et on l'entendait qui fredonnait son air favori: « Vive le vin, le rhum et le tabac, etc. »
« Quel brave garçon, dit Arthur, qui venait de sonner à la porte de son appartement.
« Monsieur Vaneclay était resté seul sur son pullier; il secoua silencieusement la tête, puis il rentra chez lui en murmurant entre ses dents. Il faut que je sache ce que c'est que cette princesse Pallancini.
« On doit le penser, Mathias, pour aller à son rendez-vous de gouvernement, il faut d'abord passer un cabriolet de place, quoiqu'il se soit bien en retard. Si ses moyens le lui permettent, il aurait peut-être tenté les chevaux d'un cabriolet de régie, mais pour le moment

« Voir la 4e page.

FRIBERON.

LE MONTAGNARD

OU LES DEUX REPUBLICAINS.
1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie. C. D. V.

CHAPITRE SEPTIÈME.

(Suite.)
« Il n'en a pas oublié une syllabe. Ce pauvre garçon, va-t-on le laisser en repos!
« Et Mathias, le visage pourpre, les yeux enflammés, tout tremblant de joie, se leva, et d'un bond, atteignit la porte.
« Mathias traversa au galop le salon et la salle à manger, comme s'il était un fou.
« La princesse était rayonnante; Mathias parti, elle jeta son masque de comédie, et frappa dans ses deux mains.
« Il est à moi!... il est à nous maintenant! s'écria-t-elle. Venez, marquis De Saverny, venez, on vous attend.

« Et elle se prit à partir d'un immense éclat de rire...
« Oh! Seigneur! pourquoi avez-vous permis au mensonge d'empêcher aussi la voix de la vérité? pourquoi avez-vous permis au visage de prendre à sa volonté une expression de douleur et de compassion, d'amour ou de chasteté, quand douleur, compassion, amour et chasteté ne sont que des masques et des travestissements pour jouer la plus lâche comédie? Pourquoi avez-vous permis que le regard de l'innocente homme ne puisse pénétrer jusqu'à son cœur et en voir la plus hideuse sécheresse? Pourquoi, jadis, que cette femme avait arraché le dernier lambeau qui palpitait encore dans sa conscience souillée, ne l'avez-vous pas marquée d'un stigmate ineffaçable? L'âme la plus innocente, la plus dévouée, aurait-elle des accents plus nobles que les siens?
« Hélas! Arthur avait perdu sa mère, la seule voix en ce monde qui remplacé celle de Dieu!...
« Mathias avait le cœur si joyeux, qu'il laissait échapper des exclamations tout à cœur. Au coin de la rue d'Anjou, il vit un cabriolet; il s'élança dedans sans rien dire au cocher qui fit un bond de frayeur.
« Rue des Postes, No. 19, lui dit-il, et du train, vieux, faisons ramoler rossinante!
« Le cocher partit un petit trot d'un cheval boiteux.
« Allons, fit Mathias avec un profond déconnement, la rossie boite.
« Oh! monsieur, elle n'en va que mieux.

« Evidemment, dit Mathias elle avait quatre mauvaises jambes, elle n'en a plus que trois, c'est un bénéfice réel.
« Et il se mit à ramener de la voix et du geste la pauvre tête étique qui n'en pouvait plus.
« Il employa pour arriver aux deux postes plus de temps qu'il ne lui en aurait fallu à pied.
« Il faut se racher de fort mauvaise humeur.
« En voilà une invention qui te met en montant l'escalier quatre à quatre, ça m'a coûté 25 sous et j'ai mis un quart d'heure de plus qu'à pied. On appelle cela aller en voiture.
« Il n'avait pas fini cette réflexion judicieuse qu'il était déjà sur le carreau de M. Vaneclay. Il soula à tout de bras.
« M. Vaneclay vint lui ouvrir.
« Eh bien! dit-il avec l'accent de la plus cruelle anxiété.
« L'affaire est arrangée.
« Dieu! si bon! dit le vieillard en joignant les mains.
« Mathias était déjà auprès d'Arthur.
« Allons, tout! s'écria-t-il, las une rossette de cet am. On t'aime, vieux en t'aime, comme du vin, en t'aime pour te le réciter sur toutes les épaules.
« Que dis-tu? répondit Arthur en levant sur Mathias ses yeux humides.
« Il me semble que je ne parle pas grec, n'y avait jamais pu l'apprendre. Je quitte la prière... elle l'attend!
« Tu ne me trompes pas, Mathias?
« En va-t-elle idée!
« Voyons, que t'a-t-elle dit? Comment l'a-t-elle reçu?

« Fort bien; j'appartenance dans le chenud de la soie, de l'or, du velours à faire courber. Je lui ai conté mon histoire avec une éloquence rare; elle s'est attendrie, et s'est dit que nous nous sommes attendris, car j'avais la larme à l'œil comme une vieille biche. J'avais constaté un raton et mon cœur, s'est-elle écriée. Qu'il vienne se tuer! se tuer! Oh! qu'il vienne! et dit s-lui que mon cœur l'attend.
« Elle a dit cela!... elle a dit cela!
« Et Arthur mit à sa mémoire de Rhinocéros. Ah! a-t-elle ajouté (ce que je n'ai pas trop compris, mais ça te regarde), qu'il se souviendrait... nos paroles d'hier au soir.
« Elle m'aime! s'écria Arthur, oh! merci!
« Eh bien! petit, que penses-tu de ton am-bas-adeur!
« Qu'il m'a sauvé la vie.
« Et Arthur sauta au cou de Mathias.
« Bien sûr! bien sûr! Mathias, répéta-t-il deux fois, tu ne trompes pas!
« Quand je te dis que non.
« C'est que, vois-tu, la nouvelle arrive d'une façon si soudaine, si inattendue, que j'ai peine à y croire. Je suis bien éveillé, n'est-ce pas?
« Quand je veux disais de ne pas vous désespérer, M. Arthur, ajouta M. Vaneclay qui contemplait avec ravissement la joie de ce jeune homme.
« C'est vrai, mes amis, j'étais injuste envers la Providence, j'avais tort de l'aconser. Oh! que je suis heureux!
« Allons, monsieur Arthur, courez vite où

le bonheur vous appelle; maintenant le vieillard n'a plus rien à faire.
« Mon bon M. Vaneclay! dit Arthur en lui tendant la main.
« Ah! ça, mes petits agneaux, voilà qui est terminé. Arthur est le plus heureux des hommes, n'est-ce pas? ainsi donc, au revoir.
« Tu n'en vas!
« Quelle hémis est-il?
« Onze heures et demie, dit M. Vaneclay.
« Onze heures et demie!... bon Dieu! je ne suis en retard que d'une heure, voilà qui est fort gracieux.
« Tu as un rendez-vous, dit Arthur en soupirant.
« Comme tu dis. Je vais avec les camarades pour arranger un gouvernement à notre façon pour plus tard.
« Puis, faisant une piroquette sur ses deux talons, il descendit l'escalier quatre à quatre; et on l'entendait qui fredonnait son air favori: « Vive le vin, le rhum et le tabac, etc. »
« Quel brave garçon, dit Arthur, qui venait de sonner à la porte de son appartement.
« Monsieur Vaneclay était resté seul sur son pullier; il secoua silencieusement la tête, puis il rentra chez lui en murmurant entre ses dents. Il faut que je sache ce que c'est que cette princesse Pallancini.
« On doit le penser, Mathias, pour aller à son rendez-vous de gouvernement, il faut d'abord passer un cabriolet de place, quoiqu'il se soit bien en retard. Si ses moyens le lui permettent, il aurait peut-être tenté les chevaux d'un cabriolet de régie, mais pour le moment

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, MARDI, 4 MAI 1832.

PREMIER PARTIE.—Journal d'un confesseur de la Foi (1793—1795. Suite et fin.)

ORDINATION.—Avant-hier (dimanche), dans l'Eglise de Boncherville, S. G. Mgr. l'Evêque d'Arath a conféré l'Ordre du Diaconat à M. Thomas Horace Pinet, de la Société des O. M. I.

Lectures du Dr. Brownson.

Pourquoi suis je un Catholique? (Suite.) (1)

Une foule nombreuse dans laquelle on remarquait l'élite des classes instruites de Montréal, assis last vendredy soir, le 23 avril, à la troisième lecture de M. Brownson, qui s'exprime dans un langage dont la traduction qui suit n'est encore qu'un faible reflet :

Dans mes lectures précédentes, dit-il, j'ai partiellement déduit les raisons pourquoi je ne suis point un Protestant ; je vais procéder maintenant à dire quelques-uns des motifs qui font que je suis un Catholique.

Mais, avant de m'engager dans aucune preuve directe du Catholicisme, vous me permettrez d'observer que les raisons pour lesquelles j'ai déjà dit pourquoi je n'étais point un Protestant, sont toutes de raisons valables expliquant pourquoi je suis un Catholique ; car, entre Catholicisme et Protestantisme, il n'est pas de terme moyen. Je ne dis pas qu'un homme ne pût réprimer telle ou telle forme de Protestantisme sans admettre pour vrai le Catholicisme ; sans doute, un homme peut abjurer le Presbytérianisme, l'Anglicanisme, le Méthodisme, l'Unitarianisme, l'Universalisme, etc., sans pour cela devenir Catholique. Mais personne ne saurait refuser le Protestantisme même—l'entends le Protestantisme dans ses principes essentiels—sans par là même prouver le Catholicisme, car le principe essentiel du Protestantisme est la négation de l'Eglise, ou bien un prêt contre son autorité. Si donc je refuse cette négation, ou si je démontre que ce prêt est sans motifs, j'ai dès lors le droit de conclure pour la vérité ainsi que pour l'autorité de l'Eglise.

Le Protestantisme, comme je l'ai fait voir, ne contient en lui-même aucun élément positif ; le caractère en est purement négatif, et il tend à la négation de toutes choses. Il n'y a que deux formes : la forme positive et la négative ; être et n'être pas. Toute vérité est comprise dans ce qui est et dans ses résultats positifs ; toute fausseté se renferme dans la négation de ce qui est, et, conséquemment, dès qu'un système quelconque est, par la démonstration, négatif, et n'appartient qu'à la forme d'être négative, il est, par là même, démontré faux ; par conséquent aussi, de ce qu'il est démontré faux, il résulte que le système positif qu'il a pour objet immédiat et direct de contester, est lui-même démontré vrai ; car enfin, de deux systèmes contraires, si toujours l'un doit être faux, toujours également l'autre doit-il être vrai. Le Protestantisme, qui est la contradiction immédiate et directe du Catholicisme, ne peut être infirmé sans qu'en même temps l'on approuve le Catholicisme, ou ce qu'il infirme avec lui, puisqu'une pure négation étant en elle-même inintelligible, nul système ne peut être rejeté par l'effet de cette négation, ou sans opposer à ce système, non simplement une négation, mais une vérité qui le contredit. Ainsi, pour établir la vérité du Catholicisme, il ne faut que réduire le Protestantisme à une simple négation. J'ai accompli cet objet dans mes précédentes Lectures, et j'ai conséquemment le droit de dire que j'ai prouvé le Catholicisme.

(1) Voir les Mélanges des 27 et 30 Avril.

Les Protestants n'aperçoivent pas ordinairement ces conséquences, parce qu'ils n'analysent pas assez les principes qu'ils posent pour en déduire les conclusions logiques. Ils pressent ordinairement que le Protestantisme contient un élément positif et un élément négatif, et qu'il admet la doctrine chrétienne en même temps qu'il rejette la doctrine Catholique. Sans doute, les Protestants ne me dis pas le Protestantisme—reconnaissent quelques doctrines chrétiennes, admettent quelques-uns des éléments de la vérité chrétienne, mais ces doctrines, mais ces éléments ne sont pas spécialement les leurs à titre de Protestants ; ce sont le simplement des doctrines de l'Eglise Catholique qu'ils ont retenu en se séparant d'elle. Les Protestants sont de pauvres logiciens ; ils professent deux sortes de principes parfaitement incompatibles l'un avec l'autre ; c'est ce qu'ordinairement ils n'aperçoivent pas. Ils supposent que ces principes opposés s'harmonisent ensemble, et qu'ils peuvent, sans être inconsistants, maintenir et combattre pour les deux. Ils ne distinguent point d'avec l'autre et ne poussent avec eux deux jus qu'à ses conséquences logiques, pour cette raison, ils ne conçoivent pas qu'il soit juste d'affirmer que le Protestantisme est d'un caractère purement négatif.

Il est évident néanmoins que ce n'est pas comme Protestants qu'ils professent la partie positive de leur doctrine ; ils ne le professent que par la seule raison qu'ils exceptent cette partie du prêt qu'ils font contre les doctrines de l'Eglise ; et, s'ils possèdent leurs admissions jusqu'à leurs conséquences logiques, ils se verraient dans la nécessité d'embrasser le Catholicisme. Ce n'est qu'à raison des doctrines qu'ils admettent, et de tout temps reconnues par l'Eglise, qu'ils prétendent être chrétiens, et ils ne pourraient jamais, d'après elles, se dire Protestants. Ils sont Protestants, non pour ce qu'ils affirment de concert avec l'Eglise, mais seulement à raison de ce qu'ils nient en protestant contre, et ainsi leur Protestantisme n'est autre chose que ses principes négatifs qu'ils maintiennent, et non les principes positifs qu'ils admettent. S'ils avaient l'habitude de raisonner, et de discuter logiquement leurs principes, ils sentiraient cela et reconnaîtraient que leur Protestantisme est purement négatif, et que leur principe, comme Protestants, implique nécessairement une négation universelle, la négation de toutes choses, de Dieu, de l'univers, de tout ce qui existe.

La répugnance des Protestants au leur impuissance à raisonner logiquement, explique pourquoi ils s'imaginent pouvoir soutenir le Protestantisme, sans nier tout à fait le Christianisme. Ils ne voient pas que, par la négation même de certaines doctrines Catholiques, ils constatent le principe qui seul les autorise à professer celles qu'ils veulent admettre. Les doctrines, qu'ils professent maintenant peuvent être vraies, elles peuvent même être contenues dans la Bible ; mais il ne peut être permis de le déduire de la Bible qu'avec le secours de la tradition Chrétienne universelle. Interrogez la Bible seule à l'aide du jugement privé, de la Grammaire et du Dictionnaire seulement sans vous référer aucunement à la tradition, et vous verrez que nul ne saurait affirmer qu'elles sont contenues dans le Livre. Bien plus, vos Grammaires et vos Dictionnaires ne peuvent s'exprimer sans le secours de la tradition, laquelle détermine l'usage de la langue et la signification des termes qui la composent. Si vous rejetez la tradition, quelle foi reproduirez-vous dans vos lexicographes ? L'Hebreu de Gesenius est pressé un autre langage que l'Hebreu de B. xiorf, et il est indubitable que sa définition des mots Hébreux a été souvent influencée par ses idées particulières sur la religion. Le langage n'a lui-même aucune signification sans la tradition ; et, nier la tradition, c'est la rendre inutile, c'est abolir toutes les voies de communication d'homme à homme. Cependant le principe essentiel du Protestantisme est la négation de la tradition, et c'est là—les Protestants l'ignorent—nier aussi bien les doctrines chrétiennes qu'ils entendent professer, que celles qu'ils répudient hautement.

Toute hérésie est susceptible de la même inconsistance logique. Nul homme raisonnant avec logique et menant ses principes à ses der-

nières conséquences, ne sera jamais hérétique. Hérésie selon la parole typographique, veut dire chose fautive, c'est-à-dire chose dans un certain nombre de lettres, toutes appuyées sur une même lettre, c'est-à-dire qu'on ne peut maintenir et rejeter, en d'autres termes, que le système en jugement privé comme règle à suivre indépendamment de l'autorité évidente et positive, et les Protestants, en contestant comme ils le font, la doctrine du jugement privé, occasionnent l'hérésie dans son véritable principe. C'est sans ce rapport qu'on les distingue des sectes antérieures. Les sectaires d'Orient dans les temps primitifs, rejetant, sans doute, les enseignements de l'Eglise Catholique, mais sans que je puis me le rappeler, tous reconnaissaient une Eglise Catholique et le pape qu'elle avait désigné ; ils n'ont jamais soutenu, comme principe, le droit du jugement privé contre l'Eglise. Les Protestants, eux, ont élevé le jugement privé—le principe de leur hérésie—en règle, et il résulte de là que le Protestantisme n'est pas une hérésie particulière, non plus qu'une de ses particularités d'hérésie, mais une hérésie en lui-même, une hérésie dans sa source même, impliquant toutes les hérésies présentes, et toutes les hérésies possibles.

Le principe de la négation (tant la négation de toute autorité ecclésiastique qu'ecclésiastique elle-même) n'est autre que l'abolition de toute doctrine chrétienne, et conséquemment, l'homme qui devient le réceptacle par elle, n'a la source de sa doctrine et de sa religion que dans le mot de Dieu, et non dans la parole de Dieu. Le principe, logiquement dérivé, tend à la négation universelle, et c'est uniquement par ce qu'ils ne descendent pas de cette manière leurs principes, qu'il est possible aux Protestants de croire adhérent à quelque partie de la vérité chrétienne ; conséquemment, le seul examen sur le Protestantisme, si l'on veut en apprécier la vérité, n'a jamais à s'occuper des éléments chrétiens que les Protestants entendent admettre. Le seul élément d'analyse du Protestantisme étant le principe de l'hérésie, de la négation, de la négation. Les autres matières qui s'y rapportent à tout esprit capable et ami du raisonnement, d'un côté, le Catholicisme, et de l'autre, la négation universelle. Mais la négation universelle ne se conçoit pas elle est la négation de toute vérité, la négation, par conséquent, d'elle-même, et elle ne saurait, par conséquent, se maintenir. Donc, le Catholicisme, qui est la raison contraire, doit être maintenu ; et la vérité en ressort logiquement et indéniablement.

Quant à moi donc, ou je dois être Catholique ou persévérer dans la négation universelle. Ce dernier parti n'est pas possible, car il ne m'est pas possible, pas même que je le voudrais, de nier mon existence, —je ne puis donc devenir Protestant ; mais, je renonce au Protestantisme, ou puis-je aller si ce n'est dans l'Eglise ? Remonterai-je au Paganisme ancien ? Cependant, si je remonte au Paganisme, je ne fais qu'annoncer le Protestantisme dans sa forme primitive. Le Paganisme fut pour le monde ancien ce qu'est le Protestantisme pour le moderne. Le Paganisme antique fut la déchéance des nations de la religion primitive ou patriarchale, et le Protestantisme est celle des peuples modernes de l'Eglise Catholique.

A la vérité, quelques-uns des philosophes modernes ont prétendu que l'homme vient d'abord à l'état d'homme, et que l'état sauvage fut l'état primitif de la race humaine ; que la religion n'est que le signe extérieur d'un sentiment inné dans le cœur de l'homme ; que la première forme de religion a été le Paganisme. Ils voudraient nous faire croire que le culte originel des peuples fut un dégoût et gossier fétide, en un mot, le culte du bois et des pierres, celui de vils animaux, et que, par-là, le sentiment religieux prit graduellement de l'empire et revêtit les formes postiques du polythéisme Grec et Romain, pour dégénérer ensuite en un pur monothéisme (1). Tout cela n'est que théorie imaginaire. Les formes de religion les plus idolâtres n'ont pas été les primitives, elles s'en sont élevées que les premiers, de même que l'état sauvage n'a pas été l'état pri-

(1) Adoration d'un seul Dieu.

mitif de l'homme, mais seulement l'état dans lequel l'homme, une fois abandonné à lui-même, a fini par choir. L'histoire nous montre la vraie religion comme ayant devancé la fausseté ; nous fait voir les hommes professant le vrai culte en l'honneur du vrai Dieu, avant de nous donner la moindre idée du Paganisme.

Nul homme intelligent ne peut étudier les religions anciennes du Paganisme, sans y apercevoir la preuve intrinsèque que ces religions ne sont ni homogènes, ni primitives, mais, au contraire, des formes altérées d'une religion antérieure et plus pure. Toutes portent en elles-mêmes la preuve qu'elles étaient des déviations de la religion par laquelle commença la création pour se perpétuer par la promulgation de la loi Juive. Le type auquel toutes espèces de Paganisme doit l'existence, —c'est le type que le Paganisme entend réaliser—est évidemment emprunté à la religion patriarchale ; et, par une étude approfondie de ses diverses formes, chacun se mettrait en état de retracer la substance de cette même religion transmise jus qu'à nous par les plus anciens records de la race humaine, c'est-à-dire, le livre de la Genèse. Il est facile de démontrer, par l'examen du Paganisme, qu'il ne fut dans aucune de ses formes une religion primitive, lutant pour se séparer et se préserver à lui-même, mais une déviation corrompue d'une religion plus pure, auparavant observée puis plus tard abandonnée. Il semble s'exprimer sur le tout le regret que lui inspire la vérité et la pureté qu'il n'a plus ; il semble surtout accablé par le souvenir d'un bien au trois fois possédé, mais qu'il ne possède plus. Il est empreint d'une mélancolie secrète. Sa joie elle-même est triste, et si gaieté est celle de se séparer. Ses chants de fête, ses danses frénétiques, ses Bacchantes échevelées, ses Corymbantes (1) enivrés, ses cérémonies obscènes, tout en un mot accuse un esprit obsédé par le souvenir de ce qu'il a perdu, cherchant à se réconcilier par l'excessif et par la volupté des sens ; spectacle, il est vrai, dont le cœur et la raison se détournent avec horreur et dégoût !

Le Paganisme n'était autre chose que l'effet naturel de notre nature corrompue, à elle-même abandonnée. L'usage de l'orgueil et de la concupiscence, les hommes ne voulant pas se soumettre à la loi que Dieu avait présente, refusant de voir en Dieu leur cause originelle ou leur Fin Dernière. Ils voulaient être eux-mêmes leur propre loi, rêver à leur propres inclinations, et poursuivre leur plaisir. Il en résulte ces formes variées d'idolâtrie dans laquelle le monde était presque entièrement plongé à l'époque où le Sauveur vint par le sacrifice mourir sur la croix. Le Protestantisme est né du même esprit que le Paganisme sous toutes ses formes, et il ne fut que le continuer avec les modifications nécessaires de la société moderne. Des hommes sans sens, impatients de subir l'autorité de l'Eglise ; sentant leurs cœurs se rebeller naturellement contre elle, ils ont voulu être eux-mêmes leur propre loi ou recherchant, non Dieu, mais leur satisfaction propre, et de même que dans les temps anciens d'autres avaient rompu avec la tradition des patriarches, de même ils ont rompu avec la religion Catholique.

Cette vérité est évidente depuis la naissance du Protestantisme. Il naquit précisément à l'époque de cette restauration des lettres appelée la Renaissance, c'est-à-dire, la restauration de la littérature et de la philosophie Grecque et Romaine, —un temps où les systèmes de la Grèce ancienne, de Rome et d'Alexandrie, avaient fait irruption dans les écoles, où la grande ambition en littérature et en poésie, d'imiter la douceur de Virgile, pour la prose, les éloges exquises de Cicéron. Les disciples de l'époque venaient avec mépris l'antiquité du Christianisme, dédaignant ses écoles, ses principes, sa littérature et ses arts, et ne songeant qu'à faire revivre le monde ancien que leur révoltaient les classiques Grecs et Romains. Les poètes et les maximes du Paganisme se propageaient en conséquence, et les hommes qui se mirent à la tête du mouvement Protestant, firent ceux-là même qui s'élevaient annoncés comme les moins instruits de l'antiquité du Christianisme et aussi comme professant le plus grand mépris pour

(1) Pièces de Cythère.

elle. Luther connaissait les Scholastiques, et Henry VIII émit un Humaniste distingué, Calvin sachant peu la théologie Chrétienne était cependant un bon écolier parmi les classiques. L'histoire prouve enfin que le Protestantisme origina dans les tendances payennes des quinzème et seizième siècles.

Je n'ai donc rien à gagner à me reporter jusqu'au Paganisme, je vais de préférence remonter au Protestantisme récent à sa forme la plus ancienne. Je n'ai que faire d'aller au-delà en revenant au Paganisme. Le Paganisme a subi son épreuve ; son impuissance est constatée. Il a été réfuté par les premiers Docteurs et les Sts. Pères de l'Eglise, et un jugement irrévocable l'a condamné, tandis que d'humbles chrétiens, sortis des catacombes, plantèrent triomphalement la croix sur le capitole du monde. Le Paganisme est une question qui a fait son temps. — Il me faut être Chrétien, ou ne rien être. Le sang de milliers de martyrs, les miracles prodigieux des saints des premiers siècles ont décidé pour jamais la question. Il n'y a pour nous d'autre alternative que celle d'être Chrétien.

Mais, si je fais tant que d'être Chrétien, je ne puis qu'être Catholique. Entre le Catholicisme et l'absence de tout Christianisme, il n'y a pas d'alternative. Me parlez-vous, comme d'une objection, de l'Eglise Grecque, qui, à l'égard du temps en communion avec l'Eglise Romaine l'Eglise Grecque était avec la véritable Eglise, et par conséquent, le vrai Christianisme, ou bien elle ne l'était pas. Si elle ne l'était pas, l'Eglise Grecque est donc elle-même une fausse Eglise, car, en communion avec une fausse Eglise, c'était être fausse elle-même. Elle n'a pas pu devenir la véritable Eglise qu'en se séparant d'elle la fausse Eglise et en adhérant à la véritable. Ce n'est pas ce qu'elle a fait puisque, depuis sa séparation, elle ne s'est mise en communion avec aucune autre Eglise. D'un autre côté, si l'Eglise de Rome était la véritable, il s'en suit que l'Eglise Grecque est la fausse. Ainsi, dans tous les cas, l'Eglise Grecque est une fausse Eglise, et je ne puis devenir vrai chrétien qu'en participant à sa communion.

Vous diriez-vous me référer à quelque-une des sectes anciennes ; —aux Nestoriens par exemple ? La doctrine Nestorienne n'est rien en principe que la négation de l'Incarnation et de la Divinité de Notre Seigneur, et la profession de l'hérésie Pélagienne, consistant à soutenir que l'homme peut lui-même opérer son salut sans la Grâce ; c'est l'Unitarisme moderne, une sorte de Protestantisme, que je dois rejeter en même temps que je rejette le Protestantisme. Je ne puis en agir autrement à l'égard d'aucune autre secte de l'Orient. Toutes les sectes sont autant d'hérésies, et toutes les hérésies sont virtuellement consacrées par le Protestantisme, lequel, ainsi que je l'ai fait voir, est, en principe, une hérésie complète, comme il est hérétique lui-même.

Je reviens donc à ma conclusion : si je fais tant que d'être chrétien, je ne puis qu'être catholique. Christianisme et Catholicité sont identiques et ne font qu'un. Donc, la Catholicité ou point de religion ; —sans religion point de Dieu, point de vérité, point de loi, point de moralité, point de règle de vie, point de but à l'existence, —et, en ce cas, nous n'avons plus qu'à dire : que chacun vive comme il lui plaît ; qu'il lâche le frein à la luxure, qu'il dépouille tout par terre des fleurs ; qu'il fasse du moment présent son Dieu ; qu'il mange, boive et se réjouisse, car demain il faudra mourir ; —d'autres termes de toute moralité païenne. Mais nos cœurs respoussent ces sentiments, et il nous faut une religion ; nous ne pouvons vivre sans elle. Il nous faut donc être Catholiques.

Pour moi personnellement, je n'en suis pas venu de suite à cette conclusion, même après avoir constaté que le Protestantisme n'avait aucune consistance et n'était qu'une duperie. Je savais bien qu'une religion, —et même une Eglise, étaient nécessaires, mais je n'étais pas préparé à devenir Catholique. Quel dessein pensez-vous que je formai alors ? Rien de moins que de créer une nouvelle Eglise —une Eglise pour mon propre confort. Ne riez pas trop de ma subtile folie car elle m'était commune avec des hommes plus élevés et plus habiles que moi. Ce que je tentais alors n'était qu'un

de place sa bourse et les devoirs de l'amitié avaient déjà fait un dernier et sublime effort.

El puz, à l'instant, quand le cœur est joyeux, les distances disparaissent. Il marchait au pas de course, et repassait dans sa mémoire un un fredonnement perpétuel tous les airs bachiques et autres qui composaient son répertoire. Il ne tarda pas à arriver à Pestaminet où il avait élu depuis longtemps son domicile moral et politique. C'est là qu'il a fumé sa première pipe et pris sa première leçon de billard. C'est là qu'il a senti pour la première fois monter à son cerveau les vapeurs d'un punch enflammé. C'est là qu'il a saisi par sa parole entraînant, sa joyeuse humeur et son biceps incontestable le sceptre du quartier latin. Là, son passé, son présent, son avenir. Aussi ce lieu est pour lui un lieu sacré, c'est l'arche sainte de sa vie d'étudiant, le sanctuaire de ses joyeuses journées et de sa vie insouciant et oisive.

Cet estaminet, l'un des plus fréquentés du quartier latin, était le point de mire de ces hommes qui cherchaient à glaner des affidés à leurs œuvres impies. La jeunesse n'est-elle pas un terrain fertile, où germant à la fois les bonnes comme les mauvaises semences, et surtout, hélas ! les déclamations, plébiscites aux phrases retentissantes, aux mensonges éclatants ?

Jamais trop tard, Joseph, ma queue d'honneur ! je tiens tous les paris et je rends deux cents à un plus malin ; qu'y est-il ?

—Je parle pour M. Mathias, dit une voix grêle, dont le timbre quelque peu aigu dominait cependant le tumulte ordinaire de ce lieu.

Cette voix appartenait à une sorte de vieux, dont le front était déformé de cheveux et orné d'une pernique du plus beau noir qui se puisse imaginer ; pour compléter du costume, ajoutez des lunettes bleues, et une redingote marron ; il est assis devant un grog et parcourt le Journal des Débats, la plus expressive des feuilles politiques.

An son de cette voix, Mathias s'était retourné, et un regard rapide s'échangea entre lui et le vieux.

Celui-ci reprit ensuite fort paisiblement la lecture de son journal, en disant : — Eh bien ! on ne tient pas mon pari ?

—Tiens ! c'est monsieur du carreau, dit un des étudiants (ce surnom lui avait été donné à cause de la couleur de sa pernique).

—C'est parbleu vrai, dit Mathias, qui feignit de ne pas encore avoir vu celui dont on parlait ; on voit donc son petit grog, on lit son vieux journal.

—Comment vous voyez, M. Mathias. L'étudiant s'était approché.

—Pendant qu'ils terminent leur partie, vous plairait-il, M. Mathias, d'accepter un rafraîchissement ?

—Il me plait toujours d'accepter, dit Mathias en s'assoyant devant l'homme aux lunettes bleues, qui n'était autre que Marini dans un de ses métamorphoses.

—Eh bien, dit-il à Mathias à demi voix en ayant l'air de s'occuper exclusivement d'un morceau de sucre rebelle qui refusait obstinément de fondre au fond de son verre.

—Ça va ; on signe... on signe... —Très bien, le moment approche.

—Tant mieux ! je réonds de toutes mes forces ; j'aimerais Pestaminet au grand complet.

—Vous êtes un homme préteux, M. Mathias, continua le vieux en levant une gorge de son grog.

—Ah ! c'est qu'il est quand l'ami Mathias parle, on obéit au Joigt et à l'œil.

—A votre santé, M. Mathias.

—A la vôtre.

Le garçon approchait probablement par une vieille habitude de curiosité.

—Cet article est fort intéressant, reprit le vieux en montrant le Journal des Débats.

—Ah bah ! fit Mathias, tout en suivant le garçon de l'œil.

—Je voudrais bien vous parler sans qu'on pût nous entendre, lui glissa l'autre.

—Parlez sans rien craindre, il n'y a pas de mouches ici ; Joseph tourne les talons.

—Je vous ai dit que le moment approchait ; aussi il est assez utile de se souvenir et de se compter.

—Ça va donc chauffer.

—On ne sait pas... on ne sait pas, fit le vieux en se frottant les mains ; si les petits rassemblements font passablement leur affaire,

si la masse s'élève et sort dans les rues, si le vent souffle bien, alors...

—Alors, ajouta Mathias en baissant encore davantage la voix, on mettra les œufs dans la poêle, et on fera l'omlette.

—Mathias ! cria un étudiant du fond de Pestaminet, viens voir le coup, il est curieux ; quinze à quinze !

—A qui la main ? dit Mathias sans se retourner.

—A Auguste.

—Alors, il fera la queue.

Tous les étudiants partirent d'un éclat de rire.

—Allons, bon ! dit à l'autre extrémité de Pestaminet celui que l'on avait appelé Auguste, en jetant sa queue sur le billard avec une mauvaise humeur très accentuée, en voilà un racroc ! Mathias, peux-tu me prêter cent sous ?

—Hélas ! les fonds sont au plus bas, le gousset se plaint, la bourse gémit.

—Les toiles se touchent, comme on dit dans le jeu, mais plus que vaudeville, ajouta M. Du-Corbeau, en frappant amicalement sur l'épaule de Mathias.

—J'en ai ouï parler, répliqua celui-ci sur le même ton.

—C'est le moment, murmura le vieux entre ses dents en versant un second verre d'eau de vie dans son grog. Mon cher monsieur Mathias, que diriez-vous d'un diner galas, d'une sorte de banquet que vous donneriez à vos meilleurs amis de Pécole, à ceux qui marchent ou peuvent marcher dans la bonne voie ? Mathias le regarda avec stupefaction.

—Ceci m'a l'air d'une aimable plaisanterie, fit-il en faisant promener alternativement sa main droite et sa main gauche dans ses poches vides.

—Vous comprenez quand j'ai dit que l'on peut tirer d'un repas bien ordonné quelques fêtes s'échouant et que le vin coule à flots.

—J'aime assez cette métaphore poétique.

—L'association compte sur vous ; c'est pour elle que vous travaillez, c'est donc elle qui doit payer les frais.

—Comment l'entendez-vous ?

(A continuer.)

plan que tout le parti protestant aspirait et qu'il aspirait encore à réaliser. Mazzini le proclamait, et le Chevalier Bunsen proposait qu'il appelle "l'Eglise de l'avenir" précisément ce que j'avais fait avant lui. Je voyais clairement que le Protestantisme n'était rien et que le mouvement du Protestantisme n'était qu'une triste chimère; mais je ne voyais pas qu'en cessant d'être Protestant je dus nécessairement devenir un Catholique. Je reconnaissais que l'Eglise Catholique avait été dans son temps une institution noble, et qu'elle avait été fort utile à la cause de l'humanité; mais je la regardais comme une institution caduque. Elle avait, pensais-je, rendu le dernier soupir à la mort de Léon X; elle était morte et enterrée. Je ne voulais pas insulter à sa mort, mais répondre des fleurs sur sa tombe et donner une larme à sa mémoire; quant à sa résurrection, je ne l'espérais pas.

L'Eglise étant morte et enterrée, et le Protestantisme n'ayant à remplir qu'une mission purement destructrice, et d'un caractère négatif, il n'y avait autre chose à faire qu'à édifier une nouvelle Eglise. Je ne me croyais ni inspiré, ni agissant en vertu d'une commission spéciale du Tout-Puissant pour fonder une Eglise; je me proposais simplement, en consultant un raisonnement, de choisir dans toutes les religions du passé la somme de vérité que chacune pouvait contenir, en la séparant de l'erreur qui auparavant s'y trouvait mêlée, et de ces divers fragments de vérités ainsi rassemblés former un corps de doctrine harmonieux et complet. Je procédais ensuite à la rédaction de cette doctrine; je l'incorporais dans l'esprit et dans le cœur des hommes; elle en arrivait à elle-même à se créer d'elle-même, et ces mains élevaient le temple, construisaient la nouvelle Eglise qui devancerait la vieille Eglise autant que le dix-neuvième siècle devance le premier.

A ce travail d'édification d'une nouvelle Eglise, j'ai consacré dix années de ma vie, mais je découvris à la fin que l'homme est un pauvre décadent d'Eglise, et qu'une Eglise, pour valoir quelque chose, doit provenir d'en haut, et non s'élever d'en bas. Je voulais une Eglise qui élevât l'homme au-dessus de sa condition présente, lui donnât un savoir et une force, et le mit en position de vivre d'une vie plus réelle et plus fervente; mais je trouvai qu'il n'y avait pas de possibilité pour un homme à s'élever solitairement sur sa force individuelle, et que, pour l'élever, je devais avoir un point d'appui en dehors de lui-même. De l'homme, en exécutant de mon mieux, je ne pouvais avoir que ce que peut donner l'homme, et une Eglise créée par l'homme, ne pouvait être qu'un reflet de l'homme lui-même et, par conséquent, rien qui lui fût supérieur ou pût l'élever au-dessus de lui-même. Il était donc illusoire de chercher à créer une nouvelle Eglise. On est à Dieu l'édifier une Eglise, ou bien il n'est pas d'Eglise que nous devions juger valoir la peine d'être posée.

Précédant, comme je subissais encore le préjugé qui me faisait croire que l'Eglise Catholique n'était plus, je n'avais pas médité à ce sujet; ce fut en 1810-11 que je fus d'abord appelé à réfléchir sur son caractère et sur les droits qu'elle revendiquait. Je fus invité à donner à New York, à Philadelphie et à Boston, une série de Lectures sur la Civilisation Moderne. J'étais alors l'un des avocats de la moderne et absurde doctrine du progrès, et soutenais que l'homme et la Société avaient progressé d'une manière continue depuis le commencement du monde. J'avais l'intention de rappeler par mes Lectures ce progrès dans l'histoire moderne; je vis à sa suite un retour de l'influence du Christianisme sur la perfectionnement des institutions sociales, et, en particulier, pour l'amélioration du sort des classes les plus pauvres et les plus nombreuses. A ma grande surprise, je vis qu'en prenant pour point de départ la chute de l'Empire d'Occident, ou le commencement du sixième siècle, et, en descendant de là jusqu'à celui du seizième, dans une période de mille ans, je pourrais tracer le plus merveilleux progrès social, mais rien au-delà. De la dernière époque précitée jusqu'à la fin de la période des trois derniers siècles—qui, selon ma théorie, avaient dû être des siècles de progrès, et que tous mes frères protestants vantaient comme tels—non-seulement je n'avais aucun progrès à remettre en mémoire, mais j'y apercevais des marques indéniables de décadence. Ceci, me disais-je, ne saurait être; je dois avoir fait quelque mécompte. Je reparcouris l'histoire, j'interrogeai tous les monuments et toutes les pièces écrites, à ma portée, mais cette précaution ne servit qu'à donner plus d'évidence à l'étonnante découverte. Sous l'ancienne Eglise Catholique, les nations avaient avancé; la Société s'était améliorée, la civilisation, développée; mais, depuis la naissance du Protestantisme, le déclin était devenu manifeste ainsi qu'un achèvement prononcé, surtout parmi les nations Protestantes, vers la barbarie.

Je ne dis pas ce fait comme argument en faveur du Catholicisme, mais comme particulier qui m'induisait à étudier le caractère véritable des droits réclamés par l'Eglise, et à saisir connaître le degré de faveur qu'il consentait d'accorder aux accusations que les Républicains avaient proférées contre elle. Sur ce point, je vis que ces accusations étaient dénuées de fondement, qu'elles n'étaient que des déclamations sans voile, et que Luther avait en raison d'être à son ami Melancthon: "Nations nous de faire la paix, pour nous donner le temps d'expier les mensonges que nous vous publions." Ceci m'engagea à examiner à fond encore une fois le sujet de la religion. Je compris que, depuis le commencement du monde, il y avait eu, — cela est consigné dans l'histoire, — une vraie religion, une religion perpétuelle jusqu'à nous par les patriarches, la synagogue et l'Eglise Catholique. Il y avait eu perpétuellement dans le monde une religion dont l'existence s'était continuée

sans interruption; et tout ce que la droite raison prononce être vrai, être grand et bon, avait toujours existé dans cet ordre. A côté de cet ordre, il est vrai, un autre avait continuellement existé: le Paganisme sous ses diverses formes dans la société ancienne, et les différentes sectes hérétiques que l'Eglise a mathématiquement dans le monde moderne. Ces deux ordres, — en présence l'un de l'autre — les deux Cités de St. Augustin, — ont existé depuis le commencement en opposition mutuelle, se réduisant sur la scène du monde la lutte dont chaque individu est le théâtre, le combat de la chair contre l'esprit, le combat de l'esprit contre la chair. Le Protestantisme ne fut pas jecté contre le monde religieux; il est pour nous la continuation de la synagogue sous sa forme Chrétienne, de même que la Synagogue fut la continuation de la religion Paléolithique. Il forme une autre branche et il nous est venu depuis la substitution de l'Eglise à la Synagogue, par la filiation des sectes. C'est un sujet de vanité pour les Protestants eux-mêmes que ce lignage dont ils se glorifient et le retracement d'une secte à une autre, à travers les siècles, jusque dans les premiers temps de l'ère Apostolique. Ils n'ont pas besoin de s'en vanter, de dire des titres à une plus haute antiquité, et ils pourraient aisément le faire à travers le monde Payen, jusqu'au sacrifice d'Abraham, et, plus loin encore, jusqu'au temps de Noé, ou même au-delà de ses descendants de Cain. Le premier murrier d'entre les hommes, jusqu'à Lucifer, le premier rebelle contre Dieu et que l'on peut regarder comme le premier Protestant.

De ces deux ordres on peut facilement décider lequel mérite la préférence. L'un procède de Dieu et retourne à Dieu, comme à son commencement et à sa fin dernière; l'autre émane du péché du mensonge et mène à lui. Toute vérité et tout mérite appartiennent au premier; du second sont originaires tous les crimes, tous les faux systèmes, les guerres et les batailles, les vices et les crimes les plus impudiques, les abominations qui rendent si lugubre et si affligeante l'histoire de notre race. Les patriarches étaient à la tête de la civilisation de leur temps; la nation Juive était la nation grande et éclairée du vieux monde. Elle connaît et honore le vrai Dieu, et pratique des vertus héroïques lorsque tous les peuples de la terre, hors elle, étaient plongés dans l'ignorance, la superstition, l'idoles et la barbarie la plus sauvage. Si dans quelque lieu de l'ancien monde je découvrais des hommes accomplis des peccés sublimes, une sainteté s'élevant jusqu'à être au-dessus de la classe des Patriarches de la Synagogue que je les trouve. Les poètes et les philosophes des sociétés païennes doivent leurs supériorités aux emprunts qu'ils ont faits à cette même classe d'hommes ou aux choses qu'ils en ont imitées.

Dans le monde moderne, toute véritable grandeur, toute vérité, toute dignité, se rattache à la succession de l'Eglise. Les Pères des quatre premiers siècles, les Justins, les Clément, les Grégoire, les Nazaire, les Jérôme, les Augustin, furent de grands hommes, les intelligences d'élite de leur époque, en comparaison desquels les païens contemporains les plus éminents, tels que Celse, Platon, Juvénal, Proclus, Porphyre, n'étaient que des enfants. Les saints n'ont existé que dans l'Eglise des Protestants eux-mêmes; voyez, et comme ils n'ont pas de Saints à réclamer ils voudraient nous persuader que la vénération que nous leur accordons est de l'idolâtrie.

Les hommes en disent ce qu'il leur plaît; il est certain, historiquement, que l'Eglise Catholique est la continuation de l'ordre religieux dans le monde et qu'elle a remplacé la synagogue, de même que la synagogue avait remplacé les Patriarches. C'est là ce qu'elle réclame, et c'est là le fait; et c'est ce que s'avoue à elle-même la conscience de tout Protestant; il le fait voir par les sympathies qu'il exprime et qui sont toujours en faveur de ceux qui en ont le moins pour l'ordre religieux. Il suit de là, conséquemment, que si je veux compter dans l'ordre religieux, être honnête de religion, être chrétien, je dois être Catholique et membre de l'Eglise Catholique.

Je sais que l'Eglise a été combattue; je sais que l'ordre religieux qui n'est pas elle, et qu'elle condamnait comme elle doit le condamner, a, dès son origine, lutté contre elle, mais ceci ne me trouble pas, ou plutôt, ce combat que lui livre le monde me porte à croire en elle et à l'aimer. Le Juif hérétique et charnel tenta de l'éteindre à son berceau, mais, tandis qu'elle survivait à son premier assaut, il vit sa nation déchirer et se vit lui-même la risée et le jouet de la terre entière. Le Payen orgueilleux essaya de la détruire; Rome Payenne, — cet empire, le plus grand dont nous ayons mémoire, et qui étonne seulement par les débris qui lui survivent encore, — Rome au comble de sa grandeur et à l'apogée de sa gloire, employa contre elle toutes ses forces, mit en usage tout le pouvoir et toute l'habileté politique, toute la ruse, tout l'éclat de la puissance et de la majesté, auxquels l'artifice et la cruauté diaboliques pouvaient atteindre, pour lui ravir l'existence, mais ce fut inutilement. Des milliers de ses enfants furent massacrés, mais, par cette effusion de leur sang, ils conquérèrent le monde.

Des cendres de Rome Payenne surgit l'Arianisme, ennemi non moins formidable que les autres. Aux Ariens succéda le barbare envahisseur du Nord, animé de passions cruelles et de superstitions féroces; — Au barbare du septentrion succéda le barbare du Midi, les nègres de Sarrazins sortis des déserts, le Koran d'une main, le cimeterre de l'autre, et vociférant: "Dieu est Dieu, et Mahomet est son Prophète." Au Sarrazin succéda le schismatique d'Orient et celui d'Occident, et la lutte de l'indépendance religieuse contre un pouvoir inique. A ceux-là succéda Luther, lequel à l'instar du dragon de l'Apocalypse, balaya à son passage au tiers des états du firmament. A Luther succéda l'in-

fidélité du dernier siècle, qui s'arma contre elle et la poussa sur le Tibre et le Nil, dans les sables brûlants de Syrie, sur le Danube, dans les plaines de la Pologne, et au sein des neiges de Moscou, — et tout cela vainement encore. Le soldat guerrier vint le cœur brisé, mourir sur un rocher aride de l'Atlantique, et le Saint-Père, qui avait retenu captif, retourne en triomphe au Vatican, et expire tranquillement dans son lit. Assemblée tour à tour par le Juif, l'Arien, le Barbare, le Sarrazin, le Schismatique, l'Hérétique et l'Infidèle, elle ne succomba et ne fut vaincue de leurs attaques; elle a triomphé en voyant tomber et mourir à ses pieds chacun de ses ennemis. Pendant dix-huit cents ans elle a bravé les orages du temps, la fureur de l'homme, la rage de l'acier, et aujourd'hui, malgré tout de secousses, elle se dresse encore aussi ferme, aussi rayonnante, aussi vermeille, aussi belle que lorsqu'elle sortit de Jérusalem pour faire la conquête du monde, ou lorsqu'elle monta les degrés du trône des Césars et se vit son Roi de son diadème impérial.

Ne me dites pas avec Rankin et Macanby, qu'elle est un chef-d'œuvre de la sagesse humaine, et que c'est par l'effet de la persécution et de l'habileté de l'homme qu'elle a survécu en voyant s'étendre les dynasties les mieux armées, et triompher des pouvoirs les plus élevés de la terre. Il n'en est pas ainsi. Considérez votre Protestantisme: — vous avez pour vous toute l'expérience des temps antérieurs; vous prétendez être la portion la plus avancée et la mieux éclairée de la race humaine; vous aviez de votre côté de la richesse, le pouvoir, la science, l'étude, le génie et la ruse; malgré cela, vous êtes si tellement fragiles, que si un regard tenté de les escalader, ils tombent; vos institutions ne valent rien, et déjà cependant elles sont vieilles et tombent. Si la sagesse et les plans de l'homme ont fondé et soutenu cette Eglise de dix-huit siècles, pourquoi elle n'a pu résister, comment se fait-il que la sagesse humaine et les conceptions se trouvent impuissantes à leur fonder de durable quand à ce qui vous concerne?

Le simple fait historique de l'existence de l'Eglise, — le fait qu'elle existe aujourd'hui dans la plénitude de sa force et de sa beauté, malgré tant d'obstacles qui se sont dressés pour la combattre, — est une preuve concluante de son caractère d'Eglise de Dieu. Est-elle donc d'institution humaine, déjà tombée depuis longtemps, il ne restait plus rien d'elle aujourd'hui dans le monde. Cette perpétuité de son existence est le plus étonnant miracle dont un ait eu aucun temps; car le souvenir. Elle est un miracle vivant, elle est donc l'Eglise de Dieu. — Si elle est l'Eglise de Dieu, elle est ce qu'elle fait profession d'être, car il est impossible à Dieu de sanctionner l'apostasie et de soutenir à l'aide d'un miracle; — si elle est en effet ce qu'elle fait profession d'être, elle possède l'autorité d'enseigner ce que Dieu nous ordonne de croire et de pratiquer, — et ainsi, ce qu'elle enseigne est véritablement le vrai, car il est impossible que Dieu autorise l'enseignement de l'erreur. Donc, pour connaître le chemin du salut, et pour m'assurer le salut, je dois entrer dans sa communion, croire à ce qu'elle enseigne et faire ce qu'elle ordonne. — Je dois en un mot être Catholique.

Je n'ai besoin d'aucune autre preuve de la vérité de l'Eglise et de son infailibilité, que ce fait immense de la durée de son existence en dépit de tant de bras levés contre elle pendant dix-huit cents ans; et il ne me faut pas d'autre raison pour être Catholique, que cet autre fait que l'Eglise Catholique est l'Eglise de Dieu, et que Dieu l'appuie miraculeusement.

Ce sont là quelques-unes de mes raisons pour être Catholique. J'espère vous en présenter d'autres dans ma lecture prochaine et dernière. (A continuer.)

NOUVELLES D'EUROPE.

(Rapport Télégraphique.)

New-York, 2 mai, 7 1/2 P. M. 1852.

Le steamer de la malle des Etats-Unis, Crescent City, est arrivé aujourd'hui dans le port ayant à bord 93 passagers. Il a éprouvé dans le trajet des grains de Pouss et de fortes houles. Il apporte 13,250 livres d'or anglais.

ARRIVÉE DU PACIFIQUE.

Le steamer Pacific, porteur de la malle des Etats-Unis, est arrivé aujourd'hui dans le port ayant à bord 93 passagers. Il a éprouvé dans le trajet des grains de Pouss et de fortes houles. Il apporte 13,250 livres d'or anglais.

ANGLETERRE. — Les deux chambres du parlement s'étaient réunies le 19 après les vacances de Pâques; mais rien n'avait encore transpiré des délibérations de ce jour ni de celles du lendemain.

L'émigration d'Irlande est la même, 6 vaisseaux avaient fait voile de Cork avec des émigrants pour le Canada.

Il était bruit que le chancelier de l'échiquier se proposait d'abolir la taxe du revenu.

FRANCE. — Il y aura une grande revue dans le cours de ce mois, et ce sujet est celui de toutes les conversations. Le prince Paul de Wurtemberg est mort dernièrement à Paris.

ESPAGNE. — Des lettres de Madrid mentionnent que l'opinion générale dans les cercles politiques est à un changement prochain dans la loi Electorale et dans la Constitution. Le gouvernement se propose de créer une escale pour l'enseignement de la manœuvre à ses marins dans les eaux de la Méditerranée.

ALLEMAGNE. — L'émigration augmente. Le 15 avril, cinq mille personnes sont parties de Brême. La constitution nouvelle pour l'Electoralat de Hesse vient d'être promulguée.

Nous annonçons aujourd'hui pour la seconde fois une soirée littéraire et musicale qui doit avoir lieu ce soir dans la Salle du Marché Bonsecours. On lit dans la Minerve sur le sujet même de la lecture que doit y faire M. Rivard: —

"Nous n'avons pas eu l'avantage de pouvoir assister à la dernière lecture de M. Brownson sur Louis Napoléon, mais nous voyons que nos confrères de la presse anglaise qui en ont parlé la regardent comme une lecture d'un grand intérêt. Ils diffèrent d'opinion sur plusieurs points, mais ils reconnaissent sa franchise et sa loyauté dans le raisonnement. Il se dit en cela plus judicieux et plus réservé que le rédacteur du Page qui invite M. Rivard à "revenir l'opinion de M. Brownson à vous égarer en l'éloignant!" Si ce n'est pas un manque de jugement c'est au moins un manque de raison de la part de l'écrivain de ces lignes. Nous savons que M. Rivard lui-même ne regarde pas M. Brownson comme un homme qui veut égarer l'opinion publique. Il ne peut pas non plus avoir eu l'intention de combattre les idées de M. Brownson, puisque son essai était préparé avant que ce nom ne soit annoncé sa lecture."

Bien que nous ayons manqué l'occasion d'assister à la dernière lecture de M. Brownson sur Louis Napoléon, nous sommes cependant en mesure d'en publier un compte-rendu fidèle qui verra le jour au plus tôt.

CORRESPONDANCE.

M. le Rédacteur. Dans un temps où l'émigration canadienne aux Etats-Unis menace de prendre des proportions aussi alarmantes que regrettables et dangereuses à notre force et à notre nationalité; et que vous me permettez de solliciter une place dans les colonnes de votre journal pour faire quelques remarques, quelques suggestions, sur les moyens de la prévenir.

Jusqu'à présent on a fait quelques tentatives, des sociétés ont été formées, pour la colonisation des townships de l'Est, sans s'occuper d'autres localités plus avantageuses. Les opérations entreprises par les comités chargés de diriger l'émigration vers ces townships, ont été faites dans la ville de Montréal. C'est aussi que les grandes assemblées ont été tenues; les discours les plus propres à stimuler, l'encourager, ont été prononcés. Ceci a eu l'effet de attirer beaucoup de propriétaires de la ville, pour la plupart peu habitués aux travaux des champs, incapables de cultiver et encore moins de défricher la terre. On conçoit que cette classe d'hommes n'était point propre à remplir le but proposé: le défrichement et la prospérité de nouveaux établissements. Je ne doute pas cependant qu'il y ait un certain nombre de colons aussi courageux qu'industriels qui ont habité et habitent encore ces lieux, auxquels, certes, je ne veux point faire injure.

Mais, si je suis bien informé, la meilleure partie de ces townships est la propriété de la Compagnie dite des terres. Le colon a dû, dans bien des cas, être attiré sur les terres de cette compagnie, par les promesses et les discours de ses agents, intéressés à l'exploitation de leur profit, qu'à ceux de leurs maîtres. L'éloignement des grandes villes, le temps perdu et les dépenses à encourir pour communiquer, ont dû aussi être de grands obstacles à la colonisation. Il est un fait que l'on ne doit point oublier dans la colonisation de nouveaux établissements. Si le colon n'a point les moyens préliminaires pour se supporter (et c'est très rare qu'il les ait) jusqu'à ce que sa terre soit suffisamment défrichée pour fournir à ses besoins, il n'a d'autre moyen d'y pourvoir que par la fabrication de la potasse. Or, il n'y a de marché favorable à la vente de cet objet que dans les grandes villes. Ailleurs la vente devra subir une perte de vingt-cinq à trente pour cent. De là le découragement et la misère du colon, et par suite l'écoulement pour un autre pays, dans la vue d'améliorer sa malheureuse existence. Il me semble que l'on s'est trop attaché à la colonisation de ces townships sans s'occuper d'autres, beaucoup plus à proximité de la ville, dont le sol, quoiqu'il présente une surface inégale, montagneuse ne le cède en rien aux townships de l'Est. Les townships de Wilketay, Wexford, Abercomby, Chertsey, etc., au Nord Ouest de Montréal, sont bien propres à la culture. Le premier n'en est qu'à la distance de 32 milles, et les autres à quelques milles plus loin. La, le colon éprouve bien en ce moment, des difficultés et des obstacles propres à le décourager. On le laisse, on l'abandonne, pour ainsi dire, à ses propres ressources. Sans autre moyen que son courage, sans chemins, sans ponts et sans espoir d'en avoir de longtemps puisqu'il est trop pauvre pour les faire lui-même; oublié, si je puis m'exprimer ainsi, du reste du monde, n'ayant pas même un missionnaire sur les lieux pour le consolider dans ses peines, l'encourager, le soutenir dans ses travaux; ha! il lui faut un courage surhumain pour lutter contre ses maux.

Cependant, comme mon but n'est point de blâmer qui que ce soit, dans la persuasion où je suis que chacun fait pour le mieux, je me bornerai à attirer l'attention du gouvernement, du clergé et de tout bon citoyen qui a cœur le bien-être de ses compatriotes et le bien de son pays sur les suggestions suivantes:

1. Que le gouvernement fasse ouvrir un chemin depuis la frontière de Kilkenny jusqu'à un centre de Wexford, avec de là, une branche au Nord-Est, jusqu'à Chertsey et une autre, au Sud-Ouest, jusqu'à Abercomby. Le coût de ces chemins avec quelques petits ponts qui s'y rencontreront, ne devra pas excéder 7 à 8 cents lais. Ce qui sera bientôt couvert par la vente des terres, qui, sans cela, seraient encore incultes dans 20 ans.

2. Que les autorités ecclésiastiques envoient immédiatement un ou deux missionnaires, aussi zélés que forts et courageux; dont un pourrait établir sa résidence dans Kilkenny, où, déjà, 8 à 900 catholiques sont résidents; et l'autre dans Wexford ou ailleurs.

3. Que le gouvernement fasse ouvrir un chemin depuis la frontière de Kilkenny jusqu'à un centre de Wexford, avec de là, une branche au Nord-Est, jusqu'à Chertsey et une autre, au Sud-Ouest, jusqu'à Abercomby. Le coût de ces chemins avec quelques petits ponts qui s'y rencontreront, ne devra pas excéder 7 à 8 cents lais. Ce qui sera bientôt couvert par la vente des terres, qui, sans cela, seraient encore incultes dans 20 ans.

4. Que le gouvernement fasse ouvrir un chemin depuis la frontière de Kilkenny jusqu'à un centre de Wexford, avec de là, une branche au Nord-Est, jusqu'à Chertsey et une autre, au Sud-Ouest, jusqu'à Abercomby. Le coût de ces chemins avec quelques petits ponts qui s'y rencontreront, ne devra pas excéder 7 à 8 cents lais. Ce qui sera bientôt couvert par la vente des terres, qui, sans cela, seraient encore incultes dans 20 ans.

5. Que le gouvernement fasse ouvrir un chemin depuis la frontière de Kilkenny jusqu'à un centre de Wexford, avec de là, une branche au Nord-Est, jusqu'à Chertsey et une autre, au Sud-Ouest, jusqu'à Abercomby. Le coût de ces chemins avec quelques petits ponts qui s'y rencontreront, ne devra pas excéder 7 à 8 cents lais. Ce qui sera bientôt couvert par la vente des terres, qui, sans cela, seraient encore incultes dans 20 ans.

3. Que chaque curé, chaque bon citoyen fasse tous ses efforts pour diriger l'émigration de ce côté là.

4. Que les marguilliers de chaque paroisse soient priés, de la part de Mousigneur Prévôt, de faire une quête, tous les mois, dans l'Eglise de leur paroisse respective, pour venir en aide aux colons.

5. Que l'on demande à chaque fabrique ayant des fonds, l'application de la quote de l'Enfant Jésus, ou autres dons, aux secours des colons les plus pauvres.

6. Que l'on organise un comité dans chaque paroisse, sous la présidence du curé, du marguillier en charge ou de toute autre personne respectable, chargée de propager l'établissement de ces townships, et de faire parvenir aux missionnaires tout ce qui serait destiné au soulagement des colons.

Toutes ces mesures sont possibles, faciles à même dans l'exécution et par elles on s'écarterait une bonne partie de l'émigration à l'étranger et les townships que je viens de mentionner seraient habités, dans le cours de 3 ans par 3 ou 4 mille familles canadiennes.

Pardonnez, Monsieur le rédacteur, pardonnez lecteurs les défauts de la présente en considération de mes motifs et de ma bonne volonté. Vous qui pouvez faire mieux, sortez de votre apathie! Prenez la plume, il en est temps! D... Comté de Leinster, ce 23 Avril 1852.

Décès.

A Berthier (District de Montréal) le 14 ult., après une maladie de 8 jours, M. Dominique Rivard à l'âge de 46 ans. — Au même lieu, à l'âge patriarchal de 108 ans, M. Charles Boucher. Il épousa 3 femmes, dont il eut 60 enfants. Il laisse pour déplorer sa perte 43 enfants, 66 petits enfants, 13 arrière-petits enfants, 28 neveux, 70 petits neveux, 18 arrière-neveux et un grand nombre d'autres qui ont assisté à ses funérailles, qui eurent lieu le 12 avril à 10 heures avant midi, avec grande solennité. — A Lanoirie, le 19 ult., subitement, Dame Julie Pagé, épouse de M. François Pagé et née de R. Bouchier. Ger. de Berthier, à l'âge de 40 ans. Elle laisse pour déplorer sa perte, un époux inconsolable et 11 enfants de bas âge. — Communiqué. — A Plaisir, le 24 avril, vers huit heures du matin, après une maladie d'environ quatre jours, Charles Fortin, écuyer, maître de la municipalité du comté de Plaisir. Il a, à Québec, le 26 avril, Jacques Delabarre, écuyer, capitaine de milice âgé de 59 ans. — A Berthier le vigneron qui vit à l'âge de 60 ans, Louis Marie Raphaël Boucher, Ger. agricole. Il fut bon père, bon époux, citoyen respectable sous tous rapports: avait de l'éducation, il fit tout ce qui dépendait de lui pour la prospérité d'un grand nombre d'habitants pauvres. Bien-faisant à l'égard de tous, il se plut souvent, dans sa profession, à soulager les infirmités des gens pauvres qu'il aimait de préférence, aussi-dit-il, il avait pour lui-même les devoirs religieux avec la foi la plus vive, être inhumé comme les plus pauvres de la paroisse.

Salle du Marché Bonsecours.

SOIREE LITTERAIRE ET MUSICALE.

UNE jeune Société Canadienne d'Amateurs se donnera Mardi, le 4 Mai prochain, une Soirée Littéraire et Musicale, sous le Patronage des Dames Canadiennes, dans la nouvelle Salle du Marché Bonsecours, qui sera préparée à cet effet.

Cette soirée se composera d'une étude historique et littéraire à la pour titre "Louis Kossuth et Louis Napoléon," et qui sera donnée sous forme de "Lecture publique," par un jeune Canadien, Louis RICHARD, éc. avoué.

A cette lecture paraîtra pour la première fois en public, un nouvel Orchestre de jeunes Canadiens au nombre de 30, qui exécutera pendant la soirée.

Entrée libre pour les Dames, et 30 sous pour les Messieurs. La séance commencera à 8 heures précises.

LE MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE Dans les Communautés et Paroisses du Diocèse de Montréal AUGMENTÉ DU MANDÈMENT DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL POUR LA Visite Générale des Communautés Prix: 2/6 la douzaine. Montréal, Anni 1852.

IMPRESSIONS TYPOGRAPHIQUES AVIS. N'imprimez à cet établissement. Adresses, CATALOGUES, CIRCULAIRES, INVITATIONS, CARTES DE VISITE. Et Ouvrages de toute espèce. Le tout est exécuté sur bon papier, avec caractères neufs et dans le dernier goût. Tous les ouvrages demandés seront livrés à l'heure venue et à des prix TRÈS-MODÉRÉS. S'adresser à l'Imprimerie des Melanges Religieux, rue St. Jacques, n° 60.

Nous avons été rappés à tant de dangers, nous nous sommes vus en si terrible tempête! Le spectre de Dieu apparaît dans notre conscience...

MAURIE ET GRAVURES FRANÇAISES. Le dessinateur vient de recevoir d'Europe, par la voie de New-York, une collection très variée de Gravures Françaises réunissant tout ce que le goût des amateurs peut désirer dans cette ligne.

APPAREIL MECANIQUE POUR LE BOIS. Les Soussignés étant pourvus d'un appareil propre à découper le bois et à le mettre en état de servir à tous les ouvrages de la Menuiserie...

EAU DE PLANTAGENET. Depuis le mois d'août 1851, j'ai reconnu l'usage des EAUX DE PLANTAGENET dans une grande variété de maladies chroniques et avec bon succès.

ACADEMIE DE ST. ANDRE D'ARGENTMOUNT. COMTE DU LAC DES DEUX MONTAGNES, DISTRICT DE MONTREAL, CANADA-EST.

Le nouvel établissement, avantageusement situé sur les bords de la belle Rivière de l'Ottawa entre les deux beaux villages de St. André et de Carillon...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

LE NOUVEAU ETABLISSEMENT, AVANTAGEUSEMENT SITUÉ SUR LES BORDS DE LA BELLE RIVIERE DE L'OTTAWA ENTRE LES DEUX BEAUX VILLAGES DE ST. ANDRÉ ET DE CARILLON...

PEINTURES, MOULDS, ETC.

Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements à ses amis et au public en général et s'empresse de leur annoncer qu'il a ouvert un magasin au no. 97, rue St. Paul...

GUIDE DE L'INSTITUTEUR

2 EME EDITION. TABLE DES MATIERES QU'ON Y TRAITTE:

A la lecture, l'écriture, la grammaire, la sphère arithmétique, la géométrie, l'usage des globes, les coutumes de la mer, l'arithmétique, le mensage, la tenue des livres, formules de règle, etc.

Ce volume contient près de 300 pages. Le papier est d'une excellente qualité et l'impression très soignée. La reliure est des plus solides et pourra durer longtemps.

Cet ouvrage sera exposé en vente sous le PRÉMIER D'AOÛT prochain.

Le prix sera aussi réduit que possible. P. GENDRON. Imprimeur, No. 29, rue St. Gabriel. Montréal, 5 Août, 1851.

JOSEPH T. DORVAL, MAITRE-MENCIER.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

ATELIER, à la 4e. maison de l'ancienne Nord-Est de la rue STE. CATHERINE, sur la paroisse de St. Jean-Baptiste, entre l'ancienne et la nouvelle rue de la Pêche.

LIVRES NOUVEAUX.

Le Soussigné vient de recevoir directement de France par le navire FIDELITE venant de Bordeaux, une superbe collection de LIVRES DE PRIÈRES, de DEVOTION, et d'HISTOIRE, avec une variété très étendue d'IMAGES et GRAVURES de tous prix et pour tous les goûts.

Il invite Messieurs, les Curés, Marchands, Instituteurs et le public en général à visiter son établissement. Ils y trouveront un bon choix de livres pour les Bibliothèques pour les récompenses et pour les besoins ordinaires des familles.

Papeterie de toute espèce, tapisserie, chap-lits, médaillons, croix, puf, meuble, etc. et une foule d'autres articles qu'ils se rendront long de détailler ici. J. BRY. ROLLAND. Montréal, 20 Mai, 1851.

ATTENTION

Livres de Prières non seulement arrivés de France, mais aussi de l'étranger. Le Soussigné possède un assortiment de livres de prières de tous genres, de tous pays, de tous prix, de tous goûts, et de toutes langues.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

LIBRAIRIE ET RELIURE.

Coin des Rues Notre-Dame et St. Vincent. Le Soussigné offre ses plus sincères remerciements aux MM. du Clergé et au public en général pour l'encouragement libéral qu'il en a reçu, et profite de cette occasion pour offrir de nouveau ce même patronage.

Il tient en main un bon assortiment de livres d'Eglise, richement reliés en velours, agrafés, aux coins dorés, et une grande variété d'autres livres gaufrés, dorés sur tranche.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

Formulaire de prières, Paroisse Romane, Imprimerie de Jésus-Christ, Journaux du Chrétien, Formulaire, Vie de Jésus, etc.

LACOSTE ET LATOURE.

ET Agents d'affaires de quelque nature que ce soit, pour réclamations et requêtes, tant auprès du gouvernement qu'auprés de quelques personnes que ce soit dans le Haut et dans le Bas-Canada.

Etud. N° 1, rue St-Dominique, poste voisine de M. Al. Lal. même et Berthelot, avocats. Montréal, 18 novembre 1851.

BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES.

Les Soussignés ont l'honneur d'annoncer aux MM. du Clergé et à toutes les personnes qui s'intéressent à la fondation des BIBLIOTHEQUES PAROISSIALES qu'ils ont maintenant en vente un assortiment considérable de livres, publiés avec approbation de plusieurs Archevêques de France et bien propres à répandre le goût de la lecture dans les campagnes.

Les collections sont surtout dignes de leur intention. Bibliothèque de la jeunesse, format 18°, contenant 100 volumes dans la collection pour £3 0/0.

Bibliothèque instructive et amusante, format 18°, 160 volumes solidement cartonnés à 130 volumes pour £6 5/.

Bibliothèque catholique de Lille, format 18°, 460 volumes solidement cartonnés à 215 volumes, pour la collection £10 0/0.

Des catalogues de ces différentes collections seront donnés gratuitement à ceux qui en feront la demande. E. R. FABRE ET Cie, rue St. Vincent, No. 3. Montréal, le 9 juillet 1850.

ATTENTION!

A l'Évêché, à la Providence et dans toutes les Librairies Catholiques de cette ville.

NEUVAIN POUR SE PRÉPARER A LA FÊTE DE LA MADONNE.

De Notre-Seigneur Jésus-Christ par le R. P. MUZZARELLI, de la C. de J. traduit d'Italien, d'après la dernière édition de Rome.

PRINX: 2s. 6d. LA DOUZAINÉ. Montréal, 2 novembre 1851.

HECTOR L. LANGEVIN, AVOCAT.

Charge de RÉCLAMATIONS auprès du Gouvernement, de vente et achats de lots de terre, de réclamation de terres, de réclamation de défrichement et transmissions de terres, etc. Bureau: à Québec, coin des rues Ste. Famille et St. Joseph. Québec, 4 octobre 1851.

DR. GLOBENSKY, Grande rue du Faubourg St. Laurent, No. 91. Montréal, le 19 septembre 1851.

J. J. E. BIBAUD, AVOCAT. Petite rue St. Jacques, No. 37. Montréal, le 21 juin 1851.

GYMNASE ET ACADEMIE D'ARMES. Tenus par M. RRY, Rue Notre-Dame, 49. Montréal, 4 Juillet 1851.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT. Pour l'année (non compris les frais de port) £1 0/0. On ne s'abonne pas pour moins d'un semestre. Les abonnés qui veulent retirer leur souscription doivent en donner avis un mois avant l'expiration du semestre ou de l'année courante, à moins d'une convention qui en dispense.

L'abonnement à ce journal date invariablement du 1er juillet, et se paie d'avance, par semestre. Une gratification de dix chelins sur l'abonnement de l'année est offerte aux Instituteurs.

Taux des annonces: Six lignes et au-dessous, 1re insertion, £0 2/6. Chaque insertion subséquente, 0 1/6. Dix lignes et au-dessous, 1re insertion, 0 3/6. Chaque insertion subséquente, 0 1/6. Au-dessous de dix lignes, (1re insertion) chaque ligne, 0 1/6. Chaque insertion subséquente, par ligne, 0 0/4. L'on traite de gré à gré pour annonces fréquentes ou à longs termes.

Les annonces ou avis quelconques non accompagnés d'ordre, sont publiés jusqu'à notification contraire.

AGENTS DES MELANGES RELIGIEUX. MONTREAL: MM. E. R. Fabre et Cie., Libraires. Trois-Rivières, Val. Guillel, Ger., N. P. Québec, L. Gill, Pire, V. St. Arsène, M. F. Pilon, Pire, Directeur. Rivière de Loup, M. J. Baribeau. St. Athanasie, M. J. Dacier.

REDACTEUR: F. M. DEROME, Avocat, Coin des rues Miramont et St. Denis. Imprimeur-Propriétaire: JOSEPH RIVET, Montréal.

LOUIS RICARD, AVOCAT.

RUE ST. VINCENT, NO. 5. Poste voisine de M. Louis Perrault. Montréal, le 17 octobre 1851.

Un jeune homme, marié de bonne recommandation, désireux de se placer comme Instituteur. S'adresser à M. J. B. de la Rivière, Montréal, 24 Oct. 1851.

LIVRES NOUVEAUX.

Le TRIOMPHE DE L'ÉVANGILE, ou résumé d'un homme du monde devenu chrétien du platonisme moderne; traduit de l'Espagnol par J. P. A. Bayouard Des Belles, 1 gros vol. 8°. G. ME. Manuel des Confesseurs, composé 10. du Pré-trinitaire pour l'administration charitable et disciplinaire du sacrement de pénitence; 2o. de la pratique des Confesseurs de St. Liguori. 3o. des avertissements aux Confesseurs et du traité de la confession-générale de B. Léonard de Port Maurice. 4o. des Instructions de St. Charles aux Confesseurs. 5o. des avis de St. François de Sales aux Confesseurs. 6o. des conseils de St. Philippe de Néri. 7o. des avis de St. François Xavier aux Confesseurs. 1 vol 8°. EXAMEN RAISONNÉ ou décisions Théologiques sur les devoirs et les péchés des diverses professions de la Société 2 vols. 8°. EXAMEN RAISONNÉ ou décisions Théologiques sur les Commandements de Dieu et de l'Eglise et les péchés Capitaux 2 vols. 8°. HISTOIRE DE ST. IGNACE DE LOYOLA et de la Compagnie de Jésus, d'après les Mémoires Originels, par le R. P. Daniel Barriol, Jésuite, 2 vols. 8°. En vente chez E. R. FABRE & Cie., Rue St. Vincent, No. 3. 6 Fev. 1852.

COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE DU CANADA.

(Canada Life Assurance Company.) INCORPORÉE PAR ACTE DU PARLEMENT. CAPITAL—£10,000. BUREAU PRINCIPAL, HAMILTON. HUGH C. BAKER, PRÉSIDENT. JOHN YOUNG, Sec. VICE-PRÉSIDENT. Et Dix-huit Directeurs. THOMAS M. SIMONS, Sec. Secrétaire. Bureau, Local, Montréal. L'HON. JOSEPH BOURRET, Président. JOHN G. MACKENZIE, Sec. Vice-Président. Directeurs. WILLIAM WORKMAN, Sec. WILLIAM LYMAN, Sec. G. E. CARTER, Sec., M. P. P. NEW RAMSAY, Sec., Gérant. Conseiller Légal.—L'Hon. L. T. DRUMMOND, Sous-secrétaire-général. Arbitre Médical.—ARCHIBALD HALL, M. D. Secrétaire.—THOMAS RAMSAY, Sec. Québec.—Agent.—H. W. WELCH, Sec. Arbitre Médical.—Le Dr. MORIN. GÉRANTS DANS LE BAS-CANADA. St. Andrews.—Frank Pat. St. Hyacinthe.—Boucher de la Rivière, Sec. St. John's.—Charles Pierce Trois-Rivières.—John Robertson, Sec. Huntingdon.—R. B. So. Haultsburg.—Georges Hamilton, Sec. Sherbrooke.—F. Judd, Sec. Dunham.—Wm. Baker, Sec. Sherbrooke.—Wm. Ritchie, Sec.

PRIME ANNUELLE POUR ASSURER £100, TOUTE LA DURÉE DE LA VIE.

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance pour la vie, sans participation, et demi-crédit, sont plus bas que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurance en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.

ATTENTION!

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance pour la vie, sans participation, et demi-crédit, sont plus bas que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurance en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.

AGE A ATTENDRE.

On trouvera, en les comptant, que les taux ci-dessus d'assurance pour la vie, sans participation, et demi-crédit, sont plus bas que les tarifs similaires d'aucun autre Bureau qui offre maintenant d'assurance en Canada, tandis que les assurés avec participation auront part aux trois quarts de tous les profits de cette branche des affaires de la Compagnie.